**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres

**Band:** 6 (1963)

**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Comptes rendus bibliographiques

**Autor:** Paschoud, François / Marclay, Robert / Cornuz, Jeanlouis

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Frank OLIVIER, *Essais dans le domaine du monde gréco-romain antique et dans celui du Nouveau Testament.* Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne XV. Un vol. in-16, VIII + 332 p., 2 pl. hors texte, Librairie Droz, Genève, 1963.

La Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne aura cette année rendu doublement hommage à M. Frank Olivier. Le vénérable professeur, aujourd'hui âgé de quatre-vingt-quatorze ans, y a fait toute sa carrière universitaire, de 1912 à 1939 ; il fut recteur, et longtemps chancelier. C'est dire qu'il a joué un rôle dont le souvenir n'est pas près de s'effacer, par son activité, non seulement dans la chaire de latin, qu'il a occupée pendant plus d'un quart de siècle, mais aussi au service de la Faculté des Lettres et de l'Université tout entière. Son nom est attaché au nouveau séminaire de philologie classique de l'Ancienne Académie, dont le fonds de livres est constitué essentiellement par la bibliothèque qu'il a offerte. Cette bibliothèque est l'œuvre d'une vie marquée par l'amour de l'antiquité et l'amour du bon livre. On y trouve pratiquement tous les textes grecs et latins dans leur meilleure édition, et les manuels les plus importants de la philologie classique et des disciplines auxiliaires. La formation germanique de M. Olivier s'y reflète par la prédominance des produits de la science allemande et par le parfait équilibre des domaines grec et latin que l'Université française, et les Universités romandes à leur suite, ont la fâcheuse tendance de dissocier.

Les douze études reprises dans le volume que la Faculté des Lettres publie en hommage au professeur Olivier constituent l'ensemble de ses travaux consacrés à l'antiquité classique, sa thèse exceptée. On peut les grouper en centres d'intérêt. Tout d'abord les études littéraires : I, *La dignité des études latines* (pp. 1-16), leçon inaugurale faite à la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne le 10 mai 1912, parue dans la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* en avril 1913. S'attaquant à un préjugé tenace qui revit aujourd'hui dans les discussions sur l'utilité du latin, l'auteur montre par un rapide survol des deux littératures antiques que les grands classiques latins sont aussi originaux et intéressants que les maîtres de la poésie et de la prose grecques. III, *Les épodes d'Horace* (pp. 45-126), le plus important des travaux repris dans ce volume, paru chez Payot en 1917. Chacune des 17 pièces du recueil des épodes s'y trouve étudiée séparément et confrontée avec ses modèles grecs, surtout Archiloque. VI, *Deux études sur Virgile* (pp. 179-213), parues à la Concorde en 1930, à l'occasion du deuxième millénaire de la naissance du poète. Alors que la première est une esquisse de la vie de

l'écrivain et de son œuvre, la seconde s'attache à une interprétation de détail sur le vers Aen. 6,623 : Enée aux Enfers rencontre le fantôme anonyme d'un père qui a commis l'inceste avec sa fille : ce serait Cicéron, contre qui le césarien Virgile n'aurait pas hésité à répéter une calomnie assez répandue d'ailleurs. Plusieurs travaux sont consacrés à des problèmes de critique de texte : IV, *Une correction au texte du Nouveau Testament : II Pierre 3,10* (pp. 127-152), parue dans la *Revue de théologie et de philosophie,* 8, 1920, pp. 237-278. Une démonstration exemplaire de critique de texte prouve que dans cette phrase de la seconde épître de Pierre, il faut remplacer l'habituel κατακαήσεται, ou ses substituts dans certains manuscrits εὑρεθήσεται, οὐχ εὑρεθήσεται, αφανισθήσονται par ἐκπυρωθήσεται. VII, *A propos d'Aulus Hirtius et de sa lettre-préface* (pp. 215-243). Cet essai date de 1924, mais il ne fut publié qu'en 1937, dans les *Recueils de travaux publiés à l'occasion du quatrième centenaire de la fondation de l'Université,* pp. 63-101. L'auteur y étudie la personnalité d'Aulus Hirtius, le fidèle collaborateur de César, sa vie et plus particulièrement sa contribution à la rédaction des *Commentaires,* en prenant appui sur le premier chapitre du livre 8 de la *Guerre des Gaules,* dans lequel Hirtius s'explique sur le travail qu'il entreprend. M. Olivier en examine de près l'établissement du texte, dont dépend l'interprétation. XII, *En relisant Lucrèce* (pp. 289-319), paru dans le *Museum helveticum* 10, 1953, pp. 39-67. Il s'agit de la reprise d'une série de problèmes d'établissement de texte qu'avait inspirés à l'auteur la parution, en 1923, de l'édition posthume de Lucrèce établie par Hermann Diels, qui fut, parmi les maîtres de M. Frank Olivier, celui qui exerça sur lui la plus grande influence. Une série d'études portent sur l'interprétation du mot συναποθνήσκειν et sur des problèmes annexes. V, ΣΥΝΑΠΟΘΝΗΙΣΚΩ (pp. 153-177), paru dans la *Revue de théologie et de philosophie* 17, 1929, pp. 103-133. L'auteur complète et corrige l'article συναποθνήσκω du *Vocabulary of the Greek Testament* de MOULTON et MILLIGAN, dont la septième partie venait de paraître à Londres en 1928. IX, *Horace et Mécène* (pp. 253-264), dernière leçon donnée à la Faculté des Lettres en été 1939, publié dans *Etudes de Lettres* 14, 1939-1940, pp. 1-16. On y trouve reprises les idées exposées dans l'article ΣΥΝΑΠΟΘΝΗΙΣΚΩ à propos de la promesse faite par Horace à Mécène de mourir avec lui. Ce n'est pas, comme on l'a dit, le *sacramentum* militaire qui lie le soldat à son général, mais l'allusion claire à un pacte d'amitié solennelle conclu entre Mécène et Horace, amitié à laquelle nous devons l'œuvre d'Horace. X, *Un acte de dévotion à Auguste. L'an 27 avant J.-C.* (pp. 265-276), paru en 1944 dans les *Mélanges Charles Gilliard,* pp. 24-37. L'auteur revient encore sur le problème συναποθνήσκειν à propos d'un certain Ampudius, qui, selon Cassius Dion 53,20, se dévoua à Auguste en janvier 27 ; cet acte religieux de dévotion, promesse de *mourir avec,* est à rapprocher de la promesse de Horace à Mécène carm. 2,17, objet de l'essai précédent. Enfin trois articles qu'on ne peut faire entrer dans les catégories citées : II, *L'argent et la république romaine* (pp. 17-43), conférence académique du 3 février 1914, parue la même année chez E. Frankfurter, éditeur à Lausanne. En précurseur des études d'histoire économique si à la mode aujourd'hui parmi les historiens de l'antiquité, l'auteur montre quel rôle ont joué les problèmes financiers à Rome entre 500 avant J.-C. et l'avènement d'Auguste. XI, *Un prince romain à l'Hôtel de Ville de Lausanne* (pp. 277-288), tiré de la *Revue historique vaudoise* 58, 1950, pp. 3-16. Il s'agit d'un essai d'interprétation d'une peinture de 1684 qui domine une porte de l'Hôtel de Ville de Lausanne. La scène figurée, sorte d'allégorie du silence, du secret, représente un épisode à nous connu par Caton l'Ancien, cité par Aulu-Gelle 1,23 : un jeune garçon qui a assisté avec son père aux délibérations du Sénat, est interrogé par

sa mère trop curieuse ; l'enfant pressé de questions invente une blague et déclare que le Sénat a discuté s'il serait plus judicieux d'instituer la polygamie ou la polyandrie. VIII, *A. E. Housman* (pp. 245-251). Eloge enthousiaste du grand latiniste anglais, de sa méthode critique et de ses éditions, prononcé deux ans après sa mort, à la séance d'ouverture des cours de la Faculté des Lettres, en automne 1938, paru dans *Etudes de Lettres* 3, 1960, pp. 53-59. Ce bref texte est le plus révélateur du recueil sur la personne même de M. Olivier qui loue chez Housman des qualités qu'il place très haut et dont il a lui-même témoigné dans son œuvre scientifique.

L'*avant-propos* (pp. VII-VIII), dû à M. le professeur Pierre Schmid, renseigne le lecteur sur la manière dont a été conçue la reprise de ces divers textes, datant d'époques très diverses : « L'auteur, qui n'a cessé de soumettre ses travaux à une critique attentive, les a repris en vue de notre publication. Il n'est guère de page qu'il n'ait retouchée, au moins en quelque détail. Certaines parties ont été allégées ; d'autres, retravaillées entièrement. « On a cherché, nous dit-il, à cor- » riger les erreurs les plus apparentes, laissant à ceux qui nous liront le soin de » relever celles qu'ils sauront mieux discerner que nous, et on n'a pas hésité à » faire quelques adjonctions jugées nécessaires. » Les principaux de ces ajouts portent d'ailleurs leur date, pour plus de clarté. Le but de cet effort est partout de préciser la pensée, de mieux définir les conclusions ; mais non de refaire d'un point de vue actuel des travaux qui ont leur valeur en eux-mêmes, pas plus qu'on ne pouvait envisager de mettre à jour leur bibliographie. » A part cela, les textes n'ont subi aucune modification.

Quatre *indices,* compilés par l'auteur de la préface, donnent la clef des richesses de ce recueil : auteurs et textes grecs, auteurs et textes latins, mots grecs, mots latins. Leur modeste étendue (pp. 321-327) n'est nullement en proportion de la peine qu'ils ont coûtée à établir et des services qu'ils rendent : on y trouve par exemple la numérotation des fragments d'Archiloque selon Bergk, utilisée dans le texte, confrontée avec celle de l'édition moderne de Lasserre et Bonnard, et la référence d'une inscription latine bien cachée dans la *Revue archéologique* de 1927.

Diverses remarques s'imposent au lecteur qui considère le recueil dans son ensemble. Et d'abord la présence de deux articles (IV et V) qu'on s'étonne de trouver dans les œuvres d'un latiniste, car ils ressortissent de l'exégèse biblique. Mais l'avant-propos nous apprend que l'auteur occupa ad intérim pendant trois semestres la chaire d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie, en 1934-1935, preuve de ses intérêts et de sa compétence dans un domaine certes voisin de la philologie classique, mais d'habitude chasse gardée des théologiens.

Cependant ces incursions dans le domaine de l'exégèse biblique sont strictement philologiques, car M. Olivier est éminemment philologue : ce qui le passionne, c'est la critique verbale, les problèmes de l'établissement d'un texte ; la plupart de ses travaux sont centrés sur cette activité, philologique par excellence ; et sa plus grande admiration va à Housman, un grand éditeur de textes. Que cet intérêt pour le mot, qui peut paraître à certains pédant, soit continuellement fécond, on s'en persuade aisément en regardant tout ce que l'auteur a tiré de l'étude approfondie de συναποθνήσκω. A trois reprises, il y revient, éclairant à chaque coup des domaines très divers par ses rapprochements ingénieux, expliquant des passages négligés et mal compris avant lui. La lecture de tels travaux rend le lecteur optimiste, car ils lui montrent que dans le champ si fouillé de l'antiquité classique, il y a encore mille choses à trouver pour qui sait ouvrir les yeux.

Il faut enfin souligner l'unité de ton de ces travaux écrits au cours d'une carrière de près d'un demi-siècle. Partout, que ce soit dans des développements généraux ou dans des discussions techniques serrées, la même verve, la même vivacité, le même désir de remporter l'adhésion, la conviction du lecteur. Aussi bien par leur forme que par leur contenu, ces essais, désormais aisément accessibles, ne cesseront pas de séduire et d'instruire non seulement les spécialistes, mais encore tous ceux que la littérature et l'histoire de Rome intéressent.

Le volume comprend deux hors-texte : un portrait de l'auteur et une reproduction du tableau de l'Hôtel de Ville qui est le sujet d'un des articles.

François Paschoud.

Gilbert GUISAN, *Ernest Renan et l'Art d'écrire,* Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, XVI, 1 vol., 148 p., Libraire E. Droz, Genève 1962.

Si le style de Renan a eu quelques détracteurs passionnés, et pas toujours exempts de préjugés, la majorité des critiques se plaît à reconnaître la magie, la grâce et le pouvoir de séduction de son art. Beaucoup même considèrent l'auteur de la *Vie de Jésus* comme un des écrivains les plus accomplis du XIXe siècle et de la littérature moderne. Cependant jusqu'à ce jour personne n'avait entrepris une étude aussi complète sur Renan écrivain que celle que nous offre M. Gilbert Guisan, professeur de littérature française à l'Université de Lausanne. *Ernest Renan et l'Art d'écrire* est un ouvrage méthodique, consacré aux œuvres les plus importantes, aux moments les plus marquants d'une carrière littéraire illustre, depuis *L'Avenir de la Science,* écrit en 1849, jusqu'aux *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse,* publiés en 1883. En travaillant constamment sur les manuscrits de Renan et les épreuves d'imprimerie, M. Guisan étudie ce qu'on pourrait appeler la genèse d'un style et ses métamorphoses. Un chapitre d'introduction intitulé *Premiers contacts avec la littérature* analyse les influences que le jeune séminariste, Ernest Renan, subit dès son arrivée à Paris, à Saint-Nicolas du Chardonnet d'abord, puis à Saint-Sulpice. Il s'agit pour lui de prendre ses distances vis-à-vis du romantisme qui ne correspond ni à sa sensibilité ni à ses goûts. Quant aux classiques, qu'il admire et qu'il lui arrive d'imiter d'instinct, il les trouve futiles, préoccupés avant tout de tourner de belles phrases avec élégance, soucieux de plaire à un public mondain, qui ne voit dans la poésie qu'un amusement de salon. Pour Renan au contraire la beauté littéraire « réside dans la *portée morale et philosophique de l'œuvre* ». L'art est au service de la pensée, son rôle est d'exprimer la vérité avec le plus de justesse, de simplicité et de probité. Tel est l'idéal littéraire que Renan entrevoit dès ses premières œuvres, mais qu'il ne réalise que lentement.

Cette évolution, M. Guisan l'étudie avec minutie au moyen de deux types de comparaisons : la confrontation entre les étapes successives des manuscrits, d'une part, et, de l'autre, l'examen du style propre à chacune des grandes œuvres. Cette double enquête permet de suivre rigoureusement la progression très sûre du style de Renan, ce style que l'écrivain voulait simple et fidèle à la pensée, sans fioritures ni surcharges, sans romantisme ni sécheresse, et dont le charme procède avant tout d'un heureux équilibre entre la spontanéité et la recherche. Ainsi Renan n'arrive qu'assez tard à la pleine maîtrise de son style, et il est intéressant

de noter que sa première grande œuvre, *L'Avenir de la Science,* est écrite sans préoccupations artistiques, avec l'austérité et la rigueur sulpiciennes. Les *Essais de morale et de critique* constituent la mise au point d'un art, qui révélera toute sa force dans la *Vie de Jésus* et les *Origines du Christianisme.* Les chapitres que M. Guisan consacre à ces deux œuvres me paraissent les plus convaincants et les plus attachants de tout son ouvrage. On y voit, plus nettement qu'ailleurs, comment le style de Renan se métamorphose et se poétise, lorsqu'il s'agit d'exalter la personnalité humaine du Christ, alors qu'il redevient plus technique et plus intellectuel dans les *Origines du Christianisme.* A force de patients exercices, l'écrivain a atteint son maximum de souplesse et de grâce. Selon son idéal, sa langue est en parfaite harmonie avec sa pensée... avec sa passion, faudrait-il ajouter lorsqu'il s'agit de la *Vie de Jésus.* On sait que Renan passa une année à atténuer et à retrancher les éléments trop clinquants que son enthousiasme avait mis dans la première rédaction de cette œuvre. Ici la démonstration de M. Guisan est lumineuse ; on voit Renan occupé à corriger son texte, à doser ses effets par l'utilisation constante de mots « spécieux », à équilibrer ses phrases, à en varier le ton. C'est que Renan se méfiait de son enthousiasme et qu'il pensait qu'un tel sujet, la vie du Christ, devait être traité de la manière la plus sobre et la plus simple. On ne peut pas dire cependant que toutes les corrections des manuscrits aillent dans ce sens et M. Guisan le reconnaît volontiers, ce qui ne donne que plus de poids à sa démonstration.

Les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* se prêtaient moins facilement à une démonstration rigoureuse. Cette œuvre, en effet, présente moins d'unité que la *Vie de Jésus,* par exemple. Il était donc plus difficile d'analyser ce style composite et inégal. C'est pourquoi le chapitre consacré aux *Souvenirs* n'a pas la même cohérence et la même force que les précédents.

Dans son ensemble pourtant, l'étude de M. Guisan atteint très bien son but qui est de « discerner dans l'art de Renan la part des intentions et celle de la spontéanité », comme aussi de suivre pas à pas, sans jamais perdre de vue les textes, l'évolution d'un style. L'œuvre a un autre mérite, elle révèle un lecteur extrêmement sensible, jamais aveuglé par sa sympathie pour Renan. Cette sympathie commande cependant toute l'analyse et tempère ce qu'une étude de ce genre a de nécessairement aride. Il faut aussi savoir gré à M. Guisan d'avoir réuni à la fin de son livre les jugements les plus marquants formulés jusqu'ici sur l'auteur de la *Vie de Jésus.* Au milieu de ces documents se détache, en lettres de feu, l'admirable page extraite de la lettre de Claudel à Henri Massis.

Signalons enfin que M. Guisan a donné aux Editions Rencontre (Lausanne 1961) une excellente édition critique des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse,* dont il faut recommander la lecture parallèlement à *Ernest Renan et l'Art d'écrire.*

Robert Marclay.

*Autour de Michelet.*

L'année 1962 a été, comme on sait, « l'année Jean-Jacques Rousseau ». L'année Pascal aussi, dont on célébrait le tricentenaire (de la mort). Inscrivons-la enfin parmi les « années Michelet », non pas pour quelque anniversaire, mais pour la parution de plusieurs ouvrages de premier plan, consacrés à l'historien.

Jean Pommier, professeur au Collège de France et grand spécialiste de Renan, a consacré deux conférences [1] à présenter *Michelet, interprète de la figure humaine.* Il les a réunies en un opuscule, illustré richement par les portraits de tous ceux dont l'historien parle, tous ceux du moins que cite le conférencier à l'appui de ses thèses.

Les lecteurs de Michelet savent que l'écrivain aime à contempler les portraits des acteurs de l'histoire, qu'il s'y attarde volontiers, les commente longuement, interprète les visages et prétend tirer de son examen une connaissance plus profonde de leur caractère. Certes, le procédé est contestable, éminemment dangereux, dans les mains de tout autre que l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française* et même dans les siennes, peu recommandable en tout cas. De fait, Jean Pommier n'a pas de peine à souligner les dangers et les erreurs. Trop souvent, Michelet croit commenter un portrait en physiognomoniste alors qu'il ne fait que l'interpréter à la « lumière » de ses préjugés ! N'est-il pas allé jusqu'à voir tous les vices dans les traits de la grande Catherine de Russie, pour laquelle il avait quelque estime, simplement parce qu'il s'est imaginé avoir devant lui le portrait de Marie-Thérèse d'Autriche, la très catholique, qu'il n'aimait pas ? « Plus qu'un instrument de découverte, conclut Jean Pommier, la consultation iconographique fut pour Michelet un moyen de contrôle souvent fallacieux. » Et de se demander ce que l'historien eût tiré d'un portrait, « s'il l'avait abordé sans rien savoir du modèle ».

Il ne faudrait pas croire, cependant, que Jean Pommier se contente de critiquer : à juste titre, il souligne ce que la « méthode », toute déficiente qu'elle fût, apporta à l'écrivain. Son mérite est en effet d'avoir ressuscité le passé. Telle de ses pages, toute entachée d'erreurs qu'elle puisse être, nous donne en fin de compte une idée meilleure d'une époque ou d'un homme que les très inattaquables conclusions d'historiens plus « objectifs ». Aussi ces deux études trop brèves (étant donné leur intérêt, qui est très vif) auraient-elles pu être le prétexte à une remise en question de la méthode historique : celle de Michelet, d'abord, qui selon le romantisme le plus orthodoxe se fonde sur l'intuition ; celle des tenants de l'histoire « impartiale » et impersonnelle ensuite, qui a tendance à « chosifier » le fait historique et refuse de considérer que l'historien étant lui-même « situé » dans l'histoire et n'abordant son étude qu'avec une « intention » (fût-ce celle de l'objectivité impartiale), il ne saurait en définitive prétendre à l'impartialité, à l'objectivité de qui plane au-dessus de la mêlée !

Mais venons-en au principal sujet de joie des lecteurs de Michelet : la publication, par Paul Viallaneix, du second tome du *Jounal* [2].

On nous permettra de rappeler tout d'abord que le savant éditeur de ce *Journal* est l'auteur d'une thèse sur « l'idée de peuple dans l'œuvre de Michelet »,

---

[1] University of London, The Athlone Press, 63 pages, 51 illustrations.

[2] Gallimard 1962, 837 pages + XLVIII (années 1849-1860). Rappel : *Journal,* tome I (1828-1848), 934 pages, Gallimard 1959. *Ecrits de Jeunesse,* 436 pages, Gallimard 1959.

intitulée *La Voie Royale* [1], qui non seulement fait autorité en la matière, mais est encore l'un des plus beaux travaux de critique et d'histoire littéraires de ces dernières années. Dans une étude retentissante, publiée depuis en tête de sa *Critique de la Raison dialectique,* Sartre réclamait des historiens marxistes des analyses plus approfondies des « situations », moins prisonnières des schèmes préconçus et en quelque sorte figés (lutte des classes, passage *mécanique* du capitalisme à l'impérialisme, paupérisation, etc.). A mon sens, la *Voie Royale* est un bon exemple de ce que doit être, de ce que devrait être une critique non seulement marxiste, mais simplement digne de ce nom. Viallaneix a commencé par *enraciner* son étude (suivant en cela Michelet lui-même, dans son *Histoire de France*) : la notion de « peuple » découle chez l'historien d'une *expérience* du peuple. Non pas uniquement d'une expérience, mais en tout cas *d'abord.* Et c'est à quoi est consacré le premier livre de l'essai, les cent-vingt premières pages. Michelet a été ce fils d'imprimeur né à Paris en 1798, et aussi cet enfant qui allait passer ses vacances dans les Ardennes, dans sa famille maternelle, une famille de petits paysans, de bûcherons, de petites gens provinciaux, mais surtout français, dans la mesure même où ils sont tout proches de la frontière et de l'étranger.

Ensuite, mais ensuite seulement, Viallaneix étudie les sources intellectuelles de la pensée de Michelet, les auteurs qu'il a lus, ceux qui ont contribué à élaborer cette notion de « peuple », à laquelle l'historien consacre un livre en 1846, et disons mieux, toute son œuvre. Voilà l'objet du *Livre deuxième,* sous-titré *Culture,* qui compte cent-vingt pages lui aussi — il y a dans toute la *Voie Royale* un bel équilibre ! Mon propos n'est pas d'énumérer ici tous les penseurs de premier plan ou très secondaires que nous rencontrons à la suite du critique. Qu'il me suffise de noter au passage quelques pages sur Montesquieu, par exemple, et l'*Esprit des Lois,* quatre pages, pas plus, qui sont parmi les choses les plus « éclairantes » que l'on puisse lire sur le philosophe bordelais.

Ayant ainsi jeté les solides fondements de son analyse — et quels fondements ! en vérité, c'est presque une histoire de la pensée au dix-huitième siècle qui nous est offerte en abrégé — Paul Viallaneix en vient enfin à son objet : la notion de peuple, le peuple dans l'histoire (*Livre troisième* : le peuple et la race, le peuple et la patrie, le peuple et la nation, le peuple et la plèbe ; l'histoire conçue comme *action* du peuple) ; le concept de peuple, ou si l'on préfère le peuple d'un point de vue philosophique (*Livre quatrième* : Philosophie de l'homme. Le peuple et l'idée de justice ; le peuple et l'idée d'amour ; l'égalité de toutes les créatures et l'harmonie de la création).

« Homme de foi », conclut Paul Viallaneix, et non pas homme de lettres ou homme d'action. Et encore : « Michelet, obéissant à la fidélité qu'il voue au peuple, s'élève peu à peu, par l'amour des simples et de la nature, jusqu'au pressentiment d'un Dieu unique qui ne présente pas, toutefois, les caractères d'une personne. Ses idées naissent de ses méditations d'historien et de naturaliste. »

Tout aussi bien, me semble-t-il, il aurait pu dire : « Ses idées naissent de ses méditations d'amant ! » Car c'est en somme cela que vient nous montrer l'extraordinaire *Journal* intime, dont on comprend qu'il ne pouvait trouver d'éditeur plus qualifié que l'auteur de la *Voie Royale.*

Rappelons ce qui suit : Assez tôt marié, Michelet perd sa première femme, Pauline, née Rousseau, le 24 juillet 1839. Il a alors quarante et un ans et demeure seul avec deux enfants, Adèle, née le 28 août 1824, et Charles, de cinq ans plus

[1] Librairie Delagrave, 1959, 541 pages.

jeune. Quelques liaisons passagères et une amitié très profonde et très élevée pour la mère de son futur gendre, Alfred Dumesnil (elle mourra hélas le 31 mai 1842, rongée par un cancer) nous mènent à cette année 1848, qui voit en quelques mois la révolution, puis cette effroyable fin des illusions que sont les journées de juin. L'historien, qui a perdu sa chaire au Collège de France en janvier, reprend ses cours le 6 mars au milieu de l'enthousiasme général. Puis c'est l'effondrement : « Aujourd'hui, je n'écrirais plus le *Peuple* », murmure-t-il, croyant s'apercevoir que l'union des classes est une mystification, et constatant d'autre part son incapacité à écrire des livres vraiment « populaires ». Mais en novembre, le 8, arrive à Paris une jeune institutrice française, Athénaïs Mialaret, qui rentre de Roumanie où elle était quelque chose comme demoiselle de compagnie. Elle a lu les livres de Michelet, elle lui a écrit, elle vient lui rendre visite... Il s'en éprend aussitôt, commence en janvier 1849 un cours sur l'amour réconciliateur et l'éducation, l'épouse le 12 mars, à l'âge de cinquante et un ans... Il en aura un fils, Yves-Jean-Lazare, né le 2 juillet 1850, mort le 24 août, à l'âge de sept semaines. Il en aura aussi le bonheur, un bonheur non pas tout à fait sans nuages, mais qui ne se démentira pas jusqu'à sa mort, le 9 février 1874, un quart de siècle plus tard. C'est à ce bonheur et à cet amour qu'est consacré le plus important du Journal, demeuré dans les mains d'Athénaïs jusqu'à sa mort à elle, en 1899, puis déposé à la Bibliothèque de l'Institut par Gabriel Monod, avec mandat de n'en autoriser la publication que cinquante ans écoulés.

C'est une banalité de dire que dans tout homme, il y a plusieurs hommes ! Disons-la cependant : en Michelet, on s'est intéressé d'abord à l'historien. C'est ainsi que, dans une étude pertinente quoique étroite, G. Rudler [1] a pu montrer les limites de sa « méthode ». Puis l'écrivain a retenu l'attention, dont Lucien Refort a étudié l'art dans une admirable analyse [2]. D'autres critiques ont été séduits par le penseur, auquel ils ont consacré de gros livres [3]. Faut-il mentionner pour mémoire la tentative d'un homme qui ne veut voir dans cette même pensée que le « credo classique du petit-bourgeois libéral vers 1840 », mais croit que « l'obsédé » sera d'un plus grand intérêt [4] ? Oui pourtant, puisqu'il nous amène par ce mauvais biais au Michelet qui surgit maintenant à nos yeux : un moraliste, et plus encore un homme, avec des problèmes d'homme, de pauvres problèmes résolus tant bien que mal, et nous proposant enfin non plus une philosophie de l'histoire, non plus une philosophie, mais bien un art de vivre, une sagesse de la vie très quotidienne.

Quels sont les faits ?

Un homme de cinquante ans s'éprend d'une jeune fille de vingt-deux ans — ce sont des choses qui arrivent et que nous trouvons bien conventionnelles depuis *Lolita* — et l'épouse. Or, s'il est du tempérament le plus ardent, elle se révèle de sentiments très calmes, de tempérament froid, disons même frigide. A cela nul remède : un collègue de l'Université est consulté en vain, qui diagnostique des causes physiques, plus ou moins irrémédiables.

---

[1] *Michelet, historien de Jeanne d'Arc,* 2 vol. Presses Universitaires, 1925.

[2] Editions Champion, Paris 1923.

[3] Par exemple, Gabriel Monod, *La Vie et la Pensée de Jules Michelet,* 2 vol. Librairie Honoré Champion, Paris 1923. Ou encore Oscar Haac, *Les Principes inspirateurs de Michelet,* Presses Universitaires, 1951. Ou enfin et surtout le livre de Viallaneix.

[4] Cf. Roland Barthes, *Michelet par lui-même,* Editions du Seuil, 1954.

A partir de quoi, bien des choses étaient possibles : que peu à peu les rapports s'enveniment, que les deux conjoints s'aigrissent l'un en face de l'autre. Que lui cherche ailleurs, comme on dit, des compensations... La littérature autant que l'histoire et que tout autour de nous la vie nous montrent combien sont fréquents ces naufrages. Mais c'est là que les choses cessent d'être conventionnelles, même et surtout pour des lecteurs de *Lolita* : de cet amour contrarié, Michelet a tiré non seulement ses cours au Collège de France des années 1849 à 1851, non seulement ses livres discutables sur la *Femme* et sur l'*Amour,* mais toute cette seconde partie, torrentielle, de l'Histoire de France, et les livres d'histoire naturelle, et ces espèces de poèmes que sont la *Bible de l'Humanité* et la *Sorcière.* Plus encore, il en a tiré un nouvel art d'aimer, vingt-cinq ans de bonheur et un renouveau de jeunesse. Voilà qui est admirable, au moins autant que cette lente transformation d'un amour romantique et passionné, celui de Hugo et de Juliette, au travers de mille vicissitudes, en une communion qui ne sera rompue que par la mort, dont nous attendons que les lettres du poète, à paraître l'an prochain, viennent nous dévoiler le dernier secret.

Tel est le premier intérêt du *Journal,* d'un livre qui me paraît mettre son auteur au tout premier rang des grands écrivains et des grands « mages ». D'un livre qui fait prendre en dégoût les trois quarts de la littérature « amoureuse » de notre temps. D'un livre dont on se demande à vrai dire s'il sera compris par notre temps et par des lecteurs qu'une longue pratique des romans de Françoise Sagan et des essais de Georges Bataille a rendus peut-être inaptes à comprendre ce qu'est « l'amour » ! Déjà quelques articles parus dans la presse permettraient d'en douter.

Car l'amour, pour Michelet, ne se distingue pas de la Connaissance, de la *co-naissance* et de la communion. Je ne donnerai qu'un exemple, qui permettra en même temps de juger du ton de tout le *Journal intime* :

« Oh ! que l'amour, ici, est conforme à la justice. Il aime ce qui ne lui ressemble pas, même ce qui lui semble hostile et, à force de l'aimer, il le change et il en fait de l'amour. Voilà le fait. Et la cause ? C'est là qu'on voit ce mystère ignoré du Moyen Age, qui a cru l'amour opposé à la justice, la grâce opposée à la loi. Aimer tellement qu'on aime ce qui vous est opposé, c'est respecter profondément la liberté, l'individualité des autres, c'est être juste à force d'amour. Arrière tous les théologiens et la fausse tradition ! Ce qu'on trouve dans les profondeurs de l'amour, qu'on croyait un vague abîme, c'est la base même de la justice : le respect de la liberté. » (21 janvier 1849.)

Tel le ton et telle l'inspiration, tout au long de ces cinq cents pages !

Toutefois, d'autres richesses se proposent au lecteur — et je ne dis pas seulement à l'historien, qui trouvera bien sûr dans le livre beaucoup de renseignements sur l'époque et sur les hommes de cette époque ; ni même au spécialiste de Michelet, qui est à même de suivre la genèse de plus d'une œuvre et de plus d'un thème. Toute sa vie, Michelet a été obsédé par des problèmes de langage : comment écrire pour se faire comprendre du plus grand nombre, comment écrire de manière assez simple, mais en même temps de manière à ne pas trahir son sujet ni mépriser son lecteur, pour être compris du « peuple », c'est-à-dire de tout le monde ? Et dans le cas du *Journal,* comment parler de l'Amour, avec quels mots qui ne soient ni mièvres ni grossiers ? L'Amour est à réinventer, disait Rimbaud. Mais les mots de l'Amour aussi. Historien, Michelet désespérait d'écrire cette « Histoire populaire » dont il rêvait, qui aurait appris au « peuple » sa propre histoire, son propre passé et lui aurait en quelque sorte rendu sa mémoire. Or, pour un romantique, la

femme, être d'instinct, est une « simple », tout comme le peuple, le génie ou l'enfant, et le problème se trouvait donc le même : comment parler de l'Amour et comment parler à Athénaïs ? Mais aujourd'hui, de quoi souffrons-nous, sinon de ne pas avoir un langage, qui à la fois rende compte de la réalité la plus complexe et demeure à la portée de tous ? A telle enseigne que nos œuvres d'avant-garde, et même celles qui se veulent « engagées » ne s'adressent en fait qu'à un petit nombre d'intellectuels... De cette recherche aussi, de cette quête, plus éclairante sur le romantisme que bien d'autres livres, on pourra suivre le progrès, et finalement, je crois, le succès.

Au *Journal* proprement dit, Paul Viallaneix a joint les lettres qu'échangèrent les deux amants, ainsi que les *Mémoires d'une jeune fille honnête,* sorte de biographie que l'historien entreprit d'écrire de sa femme, mais qu'il ne put achever. Il y a joint encore deux cents pages de notes, travail de titan, et une belle préface — très à la manière de Butor dans *La Modification,* que le romancier a choisi, comme on sait, d'écrire à la deuxième personne du pluriel — dans laquelle il s'adresse à Michelet lui-même : « Vous repoussez sur le coin de votre table le manuscrit des *Mémoires d'une jeune fille honnête.* Le soleil se retire de votre chambre. Vous vous levez pour le rejoindre. Il vous entraîne vers la fenêtre. En vous, la lumière déclinante du soir réveille un Virgile qui ne dort jamais que d'un œil... »

Ainsi, la poésie rejoint la critique, récompense d'une parfaite érudition, qui n'a toutefois pas altéré la sensibilité. Michelet n'eut pas de disciple, dit-on. En est-on bien sûr, après tout ?

Jeanlouis Cornuz.